

« JE NE VEUX PAS VIVRE INUTILEMENT :
C'EST MON OBSESSION »

Notes de l'intervention de Julián Carrón
à la journée de début d'année des lycéens de Jeunesse étudiante (GS)
Milan, le 4 octobre 2013

Razón de vivir (Raison de vivre)
Liberazione n. 2 (Libération n. 2)
La strada (Le chemin)
[Chants espagnol et italiens, ndt]

Alberto Bonfanti. En premier lieu je veux souhaiter la bienvenue, de façon non formelle, à vous tous qui êtes ici présents et à tous ceux qui sont connectés par satellite depuis soixante-dix villes en Italie ainsi que depuis l'Espagne. Ce n'est pas un acte formel, parce que la sincérité et la loyauté avec laquelle vous vivez et avec laquelle vous vous racontez, comme on peut le déduire aussi de vos contributions, démontrent que si vous êtes ici, si nous sommes ici, c'est parce que nous attendons quelque chose. Nous attendons que ce début de réponse que nous avons rencontré puisse grandir, puisse devenir de plus en plus une expérience quotidienne. Il est toujours émouvant et édifiant de lire vos contributions, parce qu'elles témoignent de votre fraîcheur, de votre loyauté et de votre sincérité alors que vous posez sans réticence les questions les plus vraies. Le fait d'écrire ces contributions est une aide pour juger ce que vous vivez, pour regarder votre expérience et donc pour vaincre tant de peurs qui naissent souvent, comme l'a écrit notre amie Debora, justement du fait de « ne pas regarder son expérience ».

Je remercie notre ami le père Carrón, qui une fois encore a voulu nous accompagner de manière particulière en ce début d'année scolaire, parce que, comme il nous l'a déjà dit l'année dernière, le début nous met toujours devant les questions décisives de l'existence. Je peux dire sans hésiter qu'au cours de l'année qui vient de s'écouler nous avons tous été marqués par ce désir, par cette exigence d'affection à nous-mêmes que tu avais décrite au mois d'octobre et sans laquelle nous vivons comme si la terre se dérobaient sous nos pieds. Nous avons vu dans notre expérience que cette affection à nous-mêmes grandit en accueillant et en reconnaissant une présence, une personne que nous avons en face de nous : cette affection naît et grandit dans la rencontre avec un regard chargé d'affection pour notre personne, pour notre destin. C'est ce regard qui permet de mieux nous voir et de mieux voir la réalité, comme nous l'avons dit au Triduum pascal en citant saint Augustin qui, en parlant de la rencontre de Zachée avec Jésus, dit : « Il fut regardé, et alors il vit » (Saint Augustin, *Sermon 174*, 4.4). Comme le documentent vos contributions, c'est de là que naît l'exigence impétueuse de la contemporanéité de ce regard. « Comment se sentir toujours embrassé, compris, aimé à ce point ? », écrit l'un de vous. « Moi, je veux être embrassée comme ça chaque instant », dit une autre fille. « Je désire qu'on puisse constater cet amour » parce que, comme l'écrit une autre de nos amies en citant le philosophe français Fabrice Hadjadj, « l'amour le plus profond implique une dimension tactile ».

Sans l'expérience présente de cet amour, la vie devient inutile. Mais nous refusons cette inutilité, nous ne la tolérons pas, comme nous l'avons écrit dans la phrase de l'invitation à cette rencontre. Sans ce regard d'amour, c'est l'ennui qui gagne, c'est « le mal de vivre », comme nous le dit Cecilia. Mais nous aussi, bien que touchés par l'expérience de ce regard, dans certains rapports ou à certains moments, sans l'expérience de la contemporanéité de cette affection nous retombons dans l'ennui. Si bien que notre vie, comme nous l'a rappelé avec perspicacité le père Medina lors du Triduum pascal, et comme nous l'a écrit Caterina, oscille toujours entre des moments où nous vivons tout avec une grande joie et d'autres dans lesquels nous pleurons sur nous-mêmes.

En somme, dans cette vie quotidienne faite d'étude, de rapports avec les enseignants, de rapports avec nos amis et nos parents, de nos intérêts, de nos passions, nous sommes souvent « emmêlés

dans les changements de nos états d'âme, bridés dans nos réactions », comme tu nous l'as dit, Julián, dans ta salutation après le Triduum pascal du 30 mars 2013. Mais tu nous as également dit : « Je vous souhaite de ne jamais vous arrêter à l'apparence des choses et de céder inlassablement à cet élan sans trêve, qui est votre allié le plus grand dans l'aventure de la vie. Le Christ s'est fait homme, Il est mort pour demeurer à nos côtés dans l'histoire et pour soutenir cet allié. »

Céder à cet élan sans trêve est le chemin pour grandir dans l'expérience d'être regardé et embrassé d'une telle façon. Céder à cet élan sans trêve est le chemin à accomplir pour que la vie ne soit pas inutile et que nous ne retombions pas dans l'ennui. C'est pourquoi nous te demandons : comment céder à cet élan d'accomplissement, de bonheur, qui nous ne laisse pas de trêve ? Comment ne pas vivre inutilement ?

JULIÁN CARRÓN

MOI NON PLUS JE NE VEUX PAS VIVRE INUTILEMENT : LE « MAL DE VIVRE »

Bonjour à tous. Je suis heureux de pouvoir partager avec vous, une fois encore, le bout de chemin que la nouvelle année scolaire nous propose. Il y a un lien profond entre les deux questions que me pose Albertino : « Comment céder à cet élan d'accomplissement, de bonheur, qui ne nous laisse pas de trêve ? » et « Comment ne pas vivre inutilement ? ». Nous avons tous l'intuition que pour ne pas vivre inutilement, la seule manière est de céder à cet élan, cet élan qui nous colle à la peau, comme l'écrit l'un de vous : « Lorsque j'ai su quel serait le titre de la journée de début d'année, cela m'a provoqué profondément. Moi non plus, je ne veux pas vivre inutilement. C'est l'urgence la plus puissante dont je fais l'expérience dans chacune de mes journées : la nécessité que ma vie soit une aventure fascinante ». Cette urgence est la même qu'ont ressentie tous les grands personnages de l'histoire. L'un d'eux, Cesare Pavese, l'exprime ainsi : « Il n'est chose plus amère / que l'inutilité. [...] L'heure qui passe lente / est sans pitié pour qui n'attend plus rien » (C. Pavese, « L'Étoile du matin » (« Lo Steddazzu »), *Paternité*, 1936 ; *Travailler fatigue. Poésie*, t. I, trad. Gilles de Van, Paris, Gallimard 1969). Voilà pourquoi don Giussani, avec toute son humanité, avec cette humanité qu'il sentait vibrer en lui, ne pouvait éviter de dire ce que nous avons choisi comme titre pour notre début d'année : « Je ne veux pas vivre inutilement : c'est mon obsession » (L. Giussani, *Lettere di fede e di amicizia ad Angelo Majo* [Lettres de foi et d'amitié à Angelo Majo, *ndt*], San Paolo, Cinisello Balsamo (MI) 2007, p. 33).

Comment pouvons-nous affronter cette aventure de façon à ne pas vivre inutilement ? Qu'est-ce qui peut nous aider le plus dans cette aventure, dans cette urgence de ne pas vivre inutilement ? « Ces jours-ci – m'écrit l'une de vous –, en relisant le message que tu nous avais envoyé au Triduum pascal, j'ai été frappée par la phrase dans laquelle tu disais : “Je vous souhaite [...] de céder inlassablement à cet élan sans trêve, qui est votre allié le plus grand dans l'aventure de la vie”. Je me suis rendu compte que cette phrase éclairait vraiment toute mon expérience de cette dernière année, dans laquelle j'ai eu en effet beaucoup de hauts et de bas : je me suis éloignée et je suis revenue tant de fois. La chose impressionnante est que ce qui m'a toujours fait revenir à GS n'a jamais été ni mes amis, ni mes parents, ni mes enseignants. C'est l'élan de mon cœur qui m'a toujours ramenée, parce que mon cœur sait toujours ce qui lui correspond. Mon cœur est vraiment l'allié le plus grand que j'ai dans la vie. Pour cette raison, je peux ne plus avoir peur, parce que même si j'ai des hauts et des bas, même si parfois je m'éloigne, même si je peux parfois ressentir ce qui est proposé comme étrange, mon cœur sait ce qui lui correspond. » Voilà pourquoi je vous avais dit que nous avons en nous notre plus grand allié. Il suffit de lui céder, car le cœur crie, crie beaucoup plus fort que tout le bruit qui nous entoure, et toutes nos tentatives – les nôtres comme celles de la société – pour le faire taire sont inutiles, parce que le cœur, même au milieu du bruit continu par lequel nous nous efforçons de nous distraire, continue à crier constamment ce qui lui correspond et rien ne peut le faire taire. Et il arrive que la vie nous mette devant les yeux des personnes qui ont justement cédé à leur cœur.

Cet été, j'ai été frappé par le personnage de Marie Madeleine, dont la fête est tombée pendant que je préparais les Exercices des *Memores Domini*. Pour nous introduire à regarder cette femme, la liturgie de l'Église nous proposait un extrait d'un livre de l'Ancien Testament, le *Cantique des Cantiques*, qui décrit ce qu'était la vie pour une personne qui ne voulait pas vivre inutilement – comme nous pourrions le dire aujourd'hui – si bien qu'elle cédait constamment à l'élan d'accomplissement qu'elle avait en elle : « Toute la nuit j'ai cherché celui que mon cœur aime. Étendue sur mon lit, je l'ai cherché, je ne l'ai pas trouvé ! Il faut que je me lève, que je parcoure la ville, ses rues et ses carrefours. Je veux chercher celui que mon cœur aime... Je l'ai cherché, je ne l'ai pas trouvé ! J'ai rencontré les gardes qui parcourent la ville [et je leur ai demandé] : “Avez-vous vu celui que mon cœur aime ?” » (Ct 3,1-3).

En écoutant cet extrait, je me disais : j'aimerais tellement avoir une petite parcelle de la passion qui vibre dans cette femme ! Car Marie Madeleine nous témoigne du cœur que chacun de nous voudrait avoir au plus profond de son être, tellement le moi de chacun de nous est à la recherche d'un amour qui tienne le coup face aux défis de la vie. Et des défis, mes amis, combien, et non des moindres, en avons-nous à affronter ! Et le dernier date d'aujourd'hui : combien d'enfants et de jeunes comme vous, avec des centaines d'adultes, ont perdu leur vie dans la tragédie de Lampedusa ! Un tel fait ne peut que nous secouer, chacun de nous.

Pour cette raison, notre cœur n'arrête jamais de ressentir l'urgence d'un sens, même pour ce qui s'est passé aujourd'hui. Pourquoi ? Quel est le sens de cela ? Notre cœur se sent si souvent petit et impuissant à répondre à de telles tragédies. Et nous nous demandons : avons-nous quelque chose qui puisse tenir le coup, qui puisse donner un sens, qui puisse rester debout devant des circonstances comme celles que nous devons affronter ?

Le jour de la fête de Marie Madeleine, l'évangile était justement celui de Pâques. « Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin, alors qu'il fait encore sombre. » Qu'est-ce qui a fait bouger cette femme, au point qu'elle ne pouvait pas rester au lit et qu'elle devait se mettre en route alors qu'il faisait encore sombre ? C'est parce que l'urgence qu'elle ressentait en elle l'empêchait de rester tranquille chez elle. De sorte qu'elle court et « voit que la pierre a été enlevée du tombeau. Elle court donc trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : “On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis.” Marie Madeleine restait là dehors, à pleurer devant le tombeau. » (Jn 20, 1-2). Elle aussi a dû affronter des défis de taille, dont le plus grand a été la mort de la personne la plus significative de sa vie, Jésus, Celui qu'elle avait suivi avec d'autres femmes pour l'aider dans sa vie, comme le dit l'évangile. Marie a dû affronter Sa mort, et il était donc normal pour elle de pleurer ; et nous pourrions dire : « Voilà ce qu'est la vie ». Sans trouver une présence, cette présence aimée, il y a chaque matin de quoi pleurer. Nous pouvons certainement nous distraire tout au long de la journée, mais notre vie reste source de pleurs, si chacun de nous ne trouve pas l'amour qui remplit la vie de sens, d'intensité et de chaleur.

Mais à ce moment un imprévu se produit : « [Marie Madeleine] se penche vers l'intérieur, tout en larmes, et, à l'endroit où le corps de Jésus avait été déposé, elle aperçoit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ils lui demandent : “Femme, pourquoi pleures-tu ?” Elle leur répond : “On a enlevé le Seigneur mon Maître, et je ne sais pas où on l'a mis.” Tout en disant cela, elle se retourne et aperçoit Jésus qui était là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui demande : “Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?” [Cette femme aurait pu répondre : « Je cherche l'amour de mon âme, je cherche cette présence qui puisse remplir ma vie » ; voilà pourquoi l'Église nous introduit à la fête de Marie Madeleine par ce passage du *Cantique des Cantiques* qui nous parle justement de cette recherche]. Le prenant pour le gardien, elle lui répond : “Si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi, j'irai le reprendre.” Jésus lui dit alors : “Marie !” Elle se tourne vers lui et lui dit : “Rabbouni !” ce qui veut dire : “Maître” dans la langue des Juifs. Jésus reprend : “Cesse de me tenir, je ne suis pas encore monté vers le Père. Va plutôt trouver mes frères pour leur dire que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre

Dieu.” Marie Madeleine s'en va donc annoncer aux disciples : “J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit.” » (*Jn* 20, 11-18).

Dans cet extrait nous avons la réponse aux questions les plus brûlantes de notre vie : comment pouvons-nous rester face aux défis de notre vie ? Comment peut-on vivre face aux défis que la vie ne nous épargne pas ? Que pouvons-nous faire pour que notre vie ne soit pas inutile ? Que faisons-nous sur cette terre ? C'est seulement en répondant à la première question de Jésus – « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » –, c'est-à-dire en trouvant la présence que nous cherchons tous et qui répondait à ses pleurs, qui répondait à l'urgence d'une signification, que Marie, après L'avoir trouvé, a eu quelque chose à communiquer et à aller dire à tous les autres : « J'ai vu le Seigneur ! »

Nous nous trouvons constamment dans la situation de devoir affronter ces défis. « Ce que je suis sur le point de te raconter – m'écrit l'une de vous – peut se résumer dans une simple phrase : j'ai le mal de vivre. Pour comprendre les raisons de mon malaise, je te raconte brièvement ce qui s'est passé l'année dernière, et cet été aussi, [lorsque l'une de ses meilleures amies est partie vivre à l'étranger]. J'étais inquiète, j'allais au « *raggio* » [aux rencontres de GS, *ndt*], et plus j'y allais, plus j'avais l'impression d'être entourée par un groupe de moralistes qui voyaient Dieu partout. Je commençais à ne plus me sentir dans mon élément et j'ai donc décidé de m'éloigner de mes amis de CL. En effet, je ne suis même pas allée aux vacances d'été de la communauté. L'été a commencé et je me suis certes amusée, mais d'une façon très superficielle ; néanmoins, pendant trois longs mois, cela a mis de côté ce mal de vivre qui, avec le début de l'année scolaire, est revenu. [Le début de l'année scolaire est toujours le test de ce que nous avons fait pendant l'été. Nous pouvons nous efforcer de l'oublier, mais le lycée recommence, la vie reprend avec ses urgences.] Les premiers jours ont été une expérience traumatisante, pas tellement parce qu'il fallait que j'aille au lycée, mais parce que j'avais en moi une tristesse infinie et un besoin fou d'être aimée. [Puis,] j'ai décidé d'aller au « *raggio* ». Nous avons commencé par une chanson de Claudio Chieffo qui décrivait parfaitement ma situation, et j'ai alors décidé de tout raconter, en demandant à ces personnes que quelques mois plus tôt je traitais de moralistes de m'aider et de rester près de moi. C'était absurde, car cela faisait déjà quelques jours que je me sentais regardée avec cette attention que j'avais demandée. Maintenant, je ne peux pas dire que je suis pleinement heureuse, mais je ne suis pas pleinement malheureuse non plus ». Ces défis, ainsi que le mal de vivre, sont ce que chacun doit affronter, comme ce fut le cas pour Marie Madeleine. Nous pouvons nous distraire pendant un moment, mais le cœur de lâche pas ; avec le cœur on ne peut pas tricher.

Voilà pourquoi ce qui est arrivé à une personne, à une femme inconnue comme Marie Madeleine, est une grande consolation pour chacun de nous. Car cela nous aide à comprendre qu'il n'y a pas de condition préalable, que nous n'avons pas besoin d'être à la hauteur de quoi que ce soit, que nous n'avons besoin d'aucun talent particulier pour Le chercher. Cette recherche peut même être dissimulée au fond de notre être, sous les décombres de notre mal ou de notre oubli, mais rien ne peut l'éviter, de même que personne ne peut empêcher cette femme de chercher l'amour de son âme. Afin de surprendre en nous cette tension, nous n'avons besoin de rien d'autre que cette « moralité originelle », que cette ouverture totale, que cette correspondance profonde avec nous-mêmes, que ce non-éloignement de nous-mêmes qui amenait cette femme à dire : « Toute la nuit j'ai cherché celui que mon cœur aime. Étendue sur mon lit, je l'ai cherché. » C'est cette ouverture originelle que nous voyons chez tant d'autres personnages de l'Évangile : ce sont tous de pauvres gens comme nous, mais personne ne peut les empêcher de Le chercher, comme Zachée, qui grimpe sur l'arbre, tout curieux qu'il était de voir Jésus, ou comme la Samaritaine, assoiffée et désireuse de cette eau qui seule pouvait combler sa soif.

Face à ces personnages de l'Évangile, nous n'avons pas d'alibi : ce sont tous de pauvres gens comme nous, mais ils sont tous tendus à Le chercher. Ils sont définis par le fait de rechercher quelque chose, de Le rechercher et par leur passion pour Lui, une passion qui désarme toutes nos justifications derrière lesquelles nous nous cachons pour ne pas Le chercher. Imaginez ce qui s'est passé lorsque Zachée ou Marie Madeleine se sont sentis appelés par leur nom. C'est justement de

cela que nous avons besoin, nous aussi. « Je suis en terminale et j'ai passé le premier week-end de l'année scolaire avec l'un de mes profs ainsi qu'avec mes amis. J'étais dans une période où je me levais le matin et je me sentais vide. Dans cet état d'agitation, dans cette tempête, j'ai besoin d'un point ferme. Maintenant, à quoi cela sert-il de se lever le matin ? J'attends encore et encore que Son visage réapparaisse ». Mais quand vous traversez un moment d'obscurité, comment toutes les expériences que vous avez faites peuvent-elles encore vous aider ? Comment émerge pour vous ce visage chaque matin ? Comment rendre ce Visage toujours plus familier ? C'est exactement ce qui nous arrive parfois, comme cela est arrivé à Marie Madeleine. Marie Madeleine aussi avait vu beaucoup de miracles, elle aussi avait vu Jésus faire tant de choses éclatantes, mais devant Sa mort elle a pleuré. De quoi avait-elle besoin ? De la même chose dont nous avons besoin nous aussi : « J'attends que Son visage réapparaisse ». Et c'est justement ce qui se produit.

UNE PRESENCE QUI NOUS APPELLE PAR NOTRE NOM

« Marie ! » À quel point l'humanité de Jésus devait-elle vibrer pour prononcer son nom avec un ton, avec un accent, avec une intensité et une familiarité telles que Marie Madeleine L'a aussitôt reconnu, alors qu'un instant plus tôt elle L'avait pris pour le jardinier. « Marie ! » C'est comme si toute la tendresse du Mystère qui nous a faits arrivait jusqu'à cette femme à travers la vibration de l'humanité de Jésus ressuscité, maintenant sans voile – sans être moins intense pour autant, bien au contraire – avec toute l'humanité de Jésus ressuscité qui vibre pour le fait que cette femme existe. « Marie ! » On voit bien pourquoi c'est à ce moment-là qu'elle a compris qui Il était. Elle a pu comprendre qui Il était parce que Lui, Jésus, a fait vibrer toute son humanité, toute l'humanité de Marie Madeleine, jusqu'à ce qu'elle ressente une telle intensité, une telle plénitude, une telle surabondance, que jamais elle n'aurait pu l'imaginer avant, qu'elle ne pouvait atteindre que dans le rapport avec Lui. Sans Lui, elle n'aurait jamais su ni qui elle était, ni ce que la vie pouvait être et devenir, ni quelle intensité et quelle plénitude sa vie pouvait atteindre.

Mes amis, qu'est-ce que le christianisme, si ce n'est cette présence toute vibrante pour le destin d'une femme inconnue, qui lui fait comprendre ce qu'Il a apporté, ce qu'Il est pour la vie ? Jésus nous fait comprendre la nouveauté qui est entrée dans l'histoire avec le christianisme à travers la modalité par laquelle Il le communique. Il ne nous fait pas un cours, il ne nous donne pas de liste de choses à faire, mais il dit à une femme : « Marie ! » C'est cette communication de l'être, d'un « surplus d'être », d'un « surplus de Marie », qui révèle à cette femme qui est Jésus. Ce n'est ni une théorie, ni un discours, ni une explication : c'est un événement qui a bouleversé tous ceux qui sont entrés, d'une façon ou d'une autre, en rapport avec Jésus, et que les Évangiles, dans leur simplicité désarmante, communiquent de la façon la plus naïve et la plus simple possible, en prononçant simplement leur nom : « Marie ! », « Zachée ! », « Matthieu ! », « Femme, ne pleure pas ! ». La communication de soi de Jésus doit s'être produite en eux de façon vraiment puissante pour changer leur vie à tel point qu'ils ne pouvaient plus se tourner vers quoi que ce soit, ils ne pouvaient plus regarder la réalité ou se regarder eux-mêmes, sans être investis par cette Présence, par cette voix, par cette intensité avec laquelle leur nom avait été prononcé. Nous le comprenons quand, lorsque nous aimons une personne, nous sommes surpris par le fait que cette présence est décisive pour chacun de nous. Imaginez donc quelle nouveauté doit avoir apportée Jésus pour bouleverser si puissamment la vie de ceux qui Le rencontraient !

Nous comprenons alors le bouleversement qui transparait dans chaque page de l'Évangile face à une expérience comme celle de la rencontre avec le Christ. Malheureusement, nous nous sommes habitués à ces récits et souvent nous n'en ressentons plus le contrecoup ; tout est déjà acquis, tout est connu ! Mais nous voyons qu'il n'en va pas nécessairement ainsi lorsque quelqu'un, comme le pape François, nous témoigne son étonnement aujourd'hui, lorsqu'il nous dit par exemple, en parlant de sa vie : « La meilleure synthèse, celle qui est la plus intérieure et que je ressens comme étant la plus vraie est bien celle-ci : je suis un pécheur sur lequel le Seigneur a posé son regard. [...] Je suis un homme qui est regardé par le Seigneur. » (« Interview du pape François aux revues culturelles jésuites », réalisée par le père Antonio Spadaro, *Études*, 19 septembre 2013, p. 3-4).

Cet évènement, cette modalité unique de se mettre en rapport avec l'autre, ce « Je », Jésus, qui entre en rapport avec ce « tu », Marie Madeleine, en la faisant devenir elle-même, ce « Marie ! » qui bouleverse cette femme, ce désir ardent qui l'a frappée, est visible dans la nature de sa réponse : « Maître ! » Et avec la sobriété avec laquelle il relate les faits dans son Évangile, saint Jean écrit : « Elle se retourna » en entendant prononcer son nom. Voilà ce qu'est la conversion, c'est toute autre chose qu'un moralisme ! La conversion est une reconnaissance : « Maître ! » C'est la réponse à l'amour de Quelqu'un qui, en prononçant notre nom avec une intensité affective jamais vue, nous fait découvrir que nous sommes nous-mêmes. Le fait de Le reconnaître est la réponse à la passion de Quelqu'un pour elle, qui réveille toute la capacité affective de Marie Madeleine.

C'est sous la pression de cette émotion, de cette affection, que Marie Madeleine s'adresse à Jésus avec toute cette passion qui lui fait dire : « Maître ! » La réponse de Marie jaillit de ce bouleversement unique que Jésus a provoqué en elle. C'est pourquoi la conversion est autre chose, vraiment toute autre chose qu'un moralisme, qu'un effort à accomplir ; c'est simplement la réponse pleine d'affection à Quelqu'un qui prononce notre nom, pour Qui nous nous retournons, comme Marie Madeleine, pour ne pas Le perdre, à Qui nous adhérons et Que nous ne voudrions plus quitter.

Ce désir ardent dont cette femme a fait l'expérience, qui existait déjà dans l'humanité de Jésus, une humanité vibrante de passion pour le destin de cette femme, Lui qui s'est fait chair pour se communiquer par Sa chair, par Son émotion, par Son regard, par Sa façon de parler, par le ton de Sa voix, voilà la nouveauté, mes amis, qui est entrée dans l'histoire et que, aujourd'hui comme hier, chacun de nous attend. « L'homme d'aujourd'hui – disait don Giussani il y a des années – attend peut-être de manière inconsciente l'expérience de la rencontre avec des personnes pour qui le fait du Christ est une réalité si présente que leur vie en est transformée. L'homme d'aujourd'hui ne peut être secoué que par un impact humain : un évènement qui est l'écho de l'évènement initial, lorsque Jésus leva les yeux et dit : “Zachée, descends, je viens chez toi” » (L. Giussani, *L'avvenimento cristiano* [L'évènement chrétien, *ndt*], Bur, Milan 2003, p. 24).

C'est ce même évènement qui nous a investis nous aussi, nous qui sommes ici ce soir. À travers la personne de don Giussani ou de ceux qui l'ont rencontré, cet évènement, l'écho de l'évènement initial, nous a touchés. Il est arrivé jusqu'à nous à travers son humanité et sa vibration pour le Christ dont nous sommes les témoins : cela est tellement vrai que nous ne serions pas là si nous n'avions pas été bouleversés par la manière dont il nous a communiqué le Christ. Nous deviendrons plus conscients de ce qui nous est arrivé dans la rencontre avec don Giussani en lisant sa biographie, qui vient juste de paraître en italien (A. Savorana, *Vita di Don Giussani*, Rizzoli, Milan 2013, 1380 p.) et que peut-être quelques-uns d'entre vous ont déjà commencé à lire. C'est don Giussani qui nous a fait parvenir la vibration qui a touché Marie Madeleine, exactement la même, non pas « comme » celle-là, mais « précisément » celle-là : le même évènement qui a touché Marie Madeleine nous touche maintenant. Et chacun de nous doit regarder sa propre expérience, sa propre rencontre avec cette humanité différente qui nous a fascinés, pour voir surgir précisément de ce point la première lueur du désir d'appartenir au Christ. En effet, si nous ne l'avions pas rencontré de cette manière, nous ne serions pas ici, car il n'y a pas d'autre source du désir d'appartenir au Christ que l'expérience du christianisme vécu en tant qu'évènement présent de la rencontre avec Quelqu'un qui prononce ton nom. Et cela seul a suffi pour nous donner une envie incroyable d'être « à Lui », de Lui appartenir, de ne pas perdre ce que signifie le Christ pour la vie, de ne pas perdre cette intensité, cette vibration et cette plénitude que le rapport avec Jésus introduit dans la vie. « Qu'est-ce que le christianisme – disait don Giussani – sinon l'évènement d'un homme nouveau qui, par sa nature, devient un protagoniste nouveau sur la scène du monde ? » (L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, *op. cit.*, p. 23).

SA PRESENCE RELANCE L'AVENTURE DE LA CONNAISSANCE

C'est seulement si une Présence d'une telle puissance envahit notre vie que nous n'avons pas besoin de lever les bras devant notre visage pour nous défendre des coups des circonstances, pour

pouvoir vivre. Pourtant, nous sommes souvent tellement blessés par le contrecoup des circonstances (pensons à ce qui est arrivé aujourd'hui à Lampedusa) que le chemin de la connaissance en est bloqué : tout devient alors réellement étouffant, parce que c'est comme si nous voyions la réalité uniquement par le biais de cette blessure. Comme Marie Madeleine, qui voyait la réalité à travers ses larmes et qui ne voyait plus rien d'autre : elle ne reconnaît même pas Jésus ! Voilà donc pourquoi c'est Lui qui arrive, qui l'appelle par son nom, et relance la partie. Il lui permet de Le reconnaître et de commencer à regarder la réalité différemment, parce que Sa présence est plus puissante que toutes les blessures et que toutes les larmes, et par conséquent Il nous élargit de nouveau le regard pour nous permettre de voir la réalité dans sa vérité. « [Zachée] fut regardé, et alors il vit ». Mes amis, que la vie serait différente si chacun de nous laissait entrer en lui ce regard, quelles que soient notre blessure et notre difficulté ! Ce dont nous avons besoin est ce que nous avons chanté au début dans *Razón de vivir* : « Pour continuer à marcher sous le soleil de ces déserts, pour réaffirmer que je suis vivant au milieu de tant de morts, [...] j'ai juste besoin que tu sois ici avec tes yeux clairs [Que tu sois ici avec tes yeux clairs !] [...] Pour alléger le lourd fardeau de nos jours, cette solitude que nous vivons tous [...], pour éviter cette sensation de tout perdre, [...] j'ai juste besoin que tu sois ici avec tes yeux clairs », c'est-à-dire avec Ta présence.

C'est pour cela que don Giussani insiste sur le fait que Jésus est entré dans l'histoire pour nous éduquer, pour nous permettre une connaissance vraie du réel : parce que nous pensons déjà savoir ce qu'est la réalité, mais sans Lui, la peur nous saisit, comme nous le voyons tant de fois, et nous nous bloquons, nous étouffons dans les circonstances, dans l'étude ou dans les rapports. Avec Jésus, au contraire, tout s'ouvre à nouveau. C'est comme s'Il nous disait : « Sachez que je suis venu, que je me suis fait chair, pour vous éduquer à un rapport vrai avec le réel, à l'attitude juste qui vous permet d'avoir un regard nouveau sur le réel ». Si nous ne faisons pas l'expérience de cela, si Sa présence n'est pas assez puissante pour relancer continuellement la partie, ni nous ne laissons pas continuellement entrer Son regard, Sa présence, alors nous vivons la réalité comme tous les autres, c'est-à-dire en suffoquant dans toute circonstance.

C'est uniquement si Jésus entre et rend possible une connaissance nouvelle que nous pouvons introduire dans le monde une modalité différente d'être dans la réalité. Toutes les circonstances nous sont données pour cela, pour nous provoquer à cette connaissance nouvelle, pour voir ce qu'est Jésus : une Présence qui nous permet de vivre la réalité de façon différente, nouvelle. Et cela nous fait découvrir que les circonstances ne sont jamais une objection, comme nous les considérons si souvent juste parce que nous ne sommes pas capables de voir l'attraction qui se trouve en elles. Nous sommes tellement définis par notre blessure que nous avons déjà réduit les circonstances, parce que nous croyons déjà savoir ce qu'elles sont et que nous croyons qu'il n'y a rien de nouveau à découvrir en elles, que nous ne pouvons que les supporter. Nous pensons que la seule chose qui nous reste est cette tentative moraliste de voir si nous sommes à la hauteur, si nous arrivons avec nos forces à supporter cet étouffement.

Mais c'est uniquement si une Présence se manifeste de nouveau, comme elle s'est manifestée pour Marie Madeleine, que le parcours de la connaissance s'ouvre de nouveau tout grand, parce que nous avons plus que la connaissance des réponses théoriques à toutes les objections et à tous les défis, nous avons « la » réponse. Mais cette réponse ne consiste pas, comme nous le pensons, dans le fait de maîtriser le mode d'emploi de l'existence, parce que le mode d'emploi est devenu chair, c'est une Présence, le contenu est une présence, le contenu est un Toi, ce Toi qui a rejoint Marie Madeleine. Comme nous pouvons le voir lorsque des personnes proches de nous rendent la vie différente ! Pour cette raison, nous pouvons comprendre ce qui s'est passé lorsque Jésus a appelé Marie Madeleine par son prénom, lorsqu'elle a perçu la Présence qui a complètement changé son regard. Parce que la vérité est cette relation, comme l'a écrit le pape François à Eugenio Scalfari : « Or, la vérité, selon la foi chrétienne, est l'amour de Dieu pour nous en Jésus-Christ. Donc, la vérité est une relation ! » (François, « Dialogue ouvert avec les non-croyants »). C'est comme pour un enfant : il sait ne pas savoir grand-chose, mais il y a une chose qu'il sait bien : il sait que son papa et sa maman sont là et que eux savent, alors quel est le problème ? Si je suis certain de cette

Présence qui envahit ma vie, je peux affronter chaque circonstance, chaque blessure, chaque objection, chaque contrecoup, chaque difficulté, parce que tout cela m'ouvre et m'invite à attendre la modalité avec laquelle le Mystère se manifestera pour me suggérer une réponse, pour m'aider à avancer où que ce soit, même dans l'obscurité.

Quelle diversité dans la manière d'affronter le réel quand on a une demande, quand on a des questions ouvertes, parce qu'on se lève le matin, on récite l'angélus, on écoute un ami ou on lit le journal, on va au lycée, on rencontre des amis, en étant plein du désir de découvrir et d'intercepter chaque miette de vérité qui peut venir à notre rencontre, quelle que soit la circonstance ! Alors, que peut devenir la vie ? C'est ce que nous dit l'un d'entre vous : « Une année bien difficile m'attend, et pas seulement du point de vue scolaire. Il y a deux choses que je ressens comme étant particulièrement urgente en ce moment, deux choses qui me tiennent à cœur pour cette nouvelle année qui vient de commencer et qui déjà m'inquiète. En premier lieu, les études. Cette année, je voudrais prendre du plaisir à étudier. J'ai un grand désir d'être sérieux face à mes enseignants, de bien étudier [pas juste pour avoir de bonnes notes, mais pour jouir de ce que je fais], pour pouvoir toujours découvrir quelque chose de plus, quelque chose d'intéressant pour moi, quelque chose de moi [que la vie est différente quand elle est vécue ainsi !] Une telle découverte est possible même à travers les études, et quand cela arrive, c'est merveilleux ; il est merveilleux de se rendre compte que cette page-là, cet auteur-là, parle de moi, est avec moi. [Mais pour qu'il parle de moi et qu'il soit avec moi, il faut que j'y sois, il faut que je prenne mon cœur au sérieux, il faut que je sois là, présent avec toutes mes exigences, parce que cette page ou cet auteur sont en train de parler avec moi !] L'école peut être fascinante et je désire ardemment la vivre avec les yeux grands ouverts et remplis de curiosité, pour la découvrir et pour me découvrir toujours plus. Mais à ce point, ma fragilité, ma faiblesse, mon incapacité deviennent un problème : je tombe aussitôt. Mon désir est grand, mais je tombe aussitôt. Comment mon désir peut-il avoir le dessus sur la fatigue, sur l'ennui [sur cette déchéance], qui semblent être bien plus forts ? »

« MARCHER EST UN ART »

Écoutez ce que répond le Pape : « Marcher est un art – disait-il aux élèves des écoles des jésuites – parce que si nous marchons toujours vite, nous nous fatiguons et nous ne pouvons pas arriver à la fin, à la fin du chemin. En revanche, si nous nous arrêtons et que nous ne marchons pas, nous n'arriverons pas non plus au bout. Marcher est précisément l'art de regarder l'horizon, de penser où je veux aller, mais également de supporter la fatigue du chemin. Et souvent, le chemin est difficile, il n'est pas facile. “Je veux rester fidèle à ce chemin, mais ce n'est pas facile, écoute : il y a l'obscurité, il y a des journées sombres, également des journées d'échec, et des journées où l'on tombe... on tombe, on tombe”. Mais pensez toujours à cela [nous dit le Pape] : n'ayez pas peur des échecs, n'ayez pas peur des chutes. Dans l'art de marcher, ce qui est important, ce n'est pas de ne pas tomber, mais de ne pas “rester par terre”. Se relever immédiatement, et continuer à marcher. Et cela est beau : c'est cela, travailler tous les jours, c'est cela, marcher de façon humaine. Mais aussi : il n'est pas bon de marcher seul, cela n'est pas bon et c'est ennuyeux. Marcher en communauté, avec les amis, avec ceux qui nous aiment : cela nous aide, nous aide à arriver précisément à l'objectif que nous devons atteindre » (François, *Discours du pape François aux étudiants et professeurs des écoles gérées par les jésuites en Italie et en Albanie*, 7 juin 2013).

Pour cette raison, n'ayez pas peur de votre fragilité : les enfants aussi sont fragiles, mais ils ne se lassent jamais de se relever, de se remettre en chemin ; boiteux, mais toujours en lutte, toujours en chemin. Tout devient alors intéressant. « Moi aussi – dit un autre d'entre vous – je veux découvrir cette Beauté avec un grand B que je vois émerger des personnes, je veux rester face aux questions, face à l'idéal de devenir toujours meilleur. Est-ce possible ? Est-ce possible de devenir toujours plus une seule chose avec le Christ ? [Est-ce possible que le Christ devienne ainsi une seule chose qui nous accompagne sur le chemin ?] Je veux que sa présence entre définitivement en moi et que je devienne une seule chose avec Lui ». Est-ce possible ? Oui, c'est possible, avec le temps. Ce n'est pas une chose instantanée, ce n'est pas quelque chose qui arrive par magie ; c'est comme dans les

rapports : les rapports demandent du temps pour grandir ; autrement, ce ne serait pas humain. La familiarité avec Jésus grandit dans le temps. Et comment peut-elle grandir ? En utilisant tout ce qui arrive en fonction de cette familiarité. Que toute circonstance soit l'occasion d'un rapport avec Lui, comme nous l'a dit le Pape à Rio : quand nous devons affronter les difficultés, les défis de la vie, « en qui mettons-nous notre confiance ? » se demande le Pape. Et il poursuit : « En nous-mêmes, dans les choses, ou bien en Jésus ? [Voilà la question à laquelle chacun de nous doit répondre à tout instant]. Tous, nous sommes souvent tentés de nous mettre au centre, de croire que nous sommes l'axe de l'univers, de croire que nous sommes seuls, nous, à construire notre vie, ou de penser que celle-ci est rendue heureuse par la possession, par l'argent, par le pouvoir. Mais tous, nous savons qu'il n'en n'est pas ainsi ! Certes, l'avoir, l'argent, le pouvoir peuvent donner un moment d'ébriété, l'illusion d'être heureux ; mais, à la fin, ce sont eux qui nous possèdent et nous poussent à avoir toujours plus, à ne jamais être rassasiés. À la fin, nous sommes "remplis", mais pas nourris, et c'est très triste de voir une jeunesse "remplie", mais faible. [...] "*Mets le Christ*" dans ta vie, mets en Lui ta confiance et tu ne seras jamais déçu ! [Tu veux grandir dans la familiarité avec Lui ? Mets le Christ dans ta vie, car c'est uniquement de cette manière que tu pourras vérifier qui est le Christ, que tu pourras atteindre une certitude sur le Christ, que tu pourras voir si tu peux devenir une seule chose avec Lui]. Voyez chers amis, la foi accomplit dans notre vie une révolution que nous pourrions appeler copernicienne, elle nous enlève du centre et met Dieu au centre. La foi nous immerge dans son amour qui nous donne sécurité, force, espérance. En apparence rien ne semble changer, mais au plus profond de nous-mêmes tout change. Quand Dieu y est présent, dans notre cœur demeurent la paix, la douceur, la tendresse, le courage, la sérénité et la joie » (François, *Homélie de la fête d'accueil des jeunes*, Rio de Janeiro, Brésil, 25 juillet 2013).

Récemment, le pape François disait encore à Cagliari : « Un jeune sans espérance [...] a vieilli trop tôt ! [...] [Il y a de nombreux] marchands de mort [...] qui vous offrent une route pour quand vous êtes tristes ». Le vrai défi est de « *faire confiance à Jésus*. [...] Je ne viens pas ici vous vendre une illusion [a dit le Pape aux jeunes]. Je viens ici vous dire : il y a une personne qui peut te faire avancer, fais lui confiance ! C'est Jésus ! Fais confiance à Jésus. Et Jésus n'est pas une illusion. Faire confiance à Jésus. Le Seigneur est toujours avec nous. » (François, Discours de la rencontre avec les jeunes, Cagliari, 22 septembre 2013). Voulez-vous grandir dans cette familiarité ? Faites confiance à Jésus, entrez dans le réel avec Lui, parce que c'est ce qui nous rend toujours présents dans le réel, ce qui nous rend attentifs à tout ce qui arrive.

« De quoi ai-je besoin ? », se demande l'une d'entre vous ; « Le fait d'avoir à l'esprit cette question m'a aidée à vivre chaque circonstance et j'ai été étonnée de voir combien j'étais attentive [parce que, mes amis, c'est uniquement lorsque nous avons des questions que nous sommes attentifs]. Je souhaite être attentive en chaque instant ». C'est uniquement si nous laissons les questions ouvertes, uniquement si nous ne refusons pas les défis, que nous pouvons intercepter une réponse dans tout ce qui nous arrive dans la vie. Pour cette raison, c'est un chemin totalement humain que le nôtre : il ne consiste ni en hallucinations ni en visions. Au contraire, nous participons à une aventure fascinante de connaissance qui nous fait découvrir toujours plus l'attraction qui est présente dans chaque limite, dans chaque difficulté, car toute objection et toute circonstance, même douloureuses, ont en elles quelque chose de vrai. C'est ce que nous avons besoin de découvrir, et pour ce faire il est nécessaire de chercher. « Pendant deux ans – dit encore l'un de vous –, que j'ai été euphorique, insouciant ou enragé, j'ai cherché consciemment et inconsciemment quelque chose d'essentiel pour ma vie, quelque chose qu'il me semblait avoir irrémédiablement perdu. Mais cette confusion perpétuelle n'a abouti qu'à une profonde tristesse qui ne m'a jamais abandonné, ainsi qu'à la conscience terrible que je m'étais perdu moi-même chaque jour un peu plus, que j'avais perdu ma vie en la vivant, comme le dirait Eliot. Tandis que nous, comme le dit Chesterton, nous avons besoin d'être retrouvés. Pendant deux ans, j'ai été anxieux, je n'ai pas bougé. Ce n'est que depuis peu, depuis que je suis revenu dans la communauté, depuis que je vis la rencontre avec Jésus à travers la compagnie de mes amis, que j'ai été régénéré. Je me suis senti arraché à la confusion de ces dernières années et j'ai été rendu à moi-même [Jésus est rentré dans l'histoire, mes amis, pour

nous rendre à nous-mêmes !] Et je te dis “Jésus” parce que dans le rapport avec l’un de mes amis qui est professeur, ainsi que dans le rapport avec d’autres amis que j’ai rencontrés pendant l’été, j’ai été tellement étonné par leur façon d’être dans le monde, libres, passionnés, vivants, que je n’ai pu faire autrement que de surprendre dans ces visages quelque chose de plus qu’humain ; un “plus qu’humain” [c’est-à-dire le divin], passait dans et à travers la vie de ces hommes ».

Ce n’est qu’ainsi que Jésus se rend présent, qu’Il continue à nous appeler par notre nom et qu’Il continue à nous faire compagnie dans la vie, afin que nous puissions vivre cette aventure sans être dévorés par les circonstances, quelles qu’elles soient, sans perdre l’attractivité de la vie. C’est seulement ainsi que nous pouvons éviter de perdre notre vie, que nous pouvons ne pas vivre inutilement.

Bonne aventure, mes amis !